UN SAMEDI SOIR À GILBERT BRUTUS

2006-2009

Textes : Alain Bonneriez
Photos : Hugues Argence

mare nostrum

Les penyes

Per sempre

Lees

S é q u e n c e s é m o t i o n . . .

De la joie à l'angoisse, il n'y a qu'une passe sur un pas. Dans l'enceinte toujours bondée, serré de près par ses congénères de tout sexe et de tout âge, le fan bascule inévitablement dans un état second. Aspiré par une guirlande d'émotions, quand ses pulsations cardiaques atteignent des hauteurs «canigounesques». Le spectacle a commencé. La gagne ancrée dans leurs gènes, les Dragons exhibent comme à chacune de leur sortie, leur jeu talentueux, nourri par une magnifique chanson de gestes. D'essais inscrits en concrétisations encaissées, le public manifeste au gré des événements, son humeur mécanique. Chaque pénalité ou transformation à tenter, donne droit à un trou d'air, à un silence d'église. Avant de basculer à nouveau dans l'euphorie collective. Entre excès de joie brute, et moments de tristesse, tout un peuple communie. La Super League vient d'arrêter le temps...

Petits bruits de vestiaires

On le surnomme le cocon, ou le sas de décompression. C'est un endroit clos, étriqué, d'ou émanent des effluves de pommade chauffante et d'huile de camphre. C'est un vestiaire comme il en existe partout. Sauf que celui-là respire l'inédit. C'est le vestiaire des Dragons. Au bout de l'interminable couloir menant aux trente mètres carrés scindés en deux par des douches communes, les mots valent leur pesant d'or. On s'y encourage, on se congratule, on se soutient, on souffre en silence. Dans ce lieu confiné, où le mot intimité prend tout son sens, s'entrechoquent les chants, les coups de gueule, les coups d'épaule, les accolades viriles, les pleurs, les rires. Le vestiaire a ses codes immobiles, ses incontournables. Le rituel reste toujours le même. Soir de match, il y règne un climat tropical ou polaire, c'est selon.